

Liturgie et vie spirituelle : « Seigneur, apprenez-nous à prier »¹

Alice von Hildebrand

La requête que ses disciples adressent à Jésus, « Seigneur, apprenez-nous à prier », affirme et confirme que nous avons besoin de l'aide de Dieu pour prier comme il faut et que, sans son aide, nos prières ne le glorifieraient pas comme Il mérite de l'être. Le Christ a répondu à cette requête en nous donnant le *Notre Père*. Mais l'Église, sa sainte épouse –et notre mère aimante– a, elle aussi, entendu cet appel et nous a donné la liturgie. Son fruit le plus glorieux est le saint sacrifice de la messe, mais la liturgie inclut également les heures canoniales.

C'est à ce sujet sublime qu'est consacré le présent article. La fin première de l'existence de l'homme, c'est d'adorer Dieu en esprit et en vérité. Au cœur de la liturgie, il y a la volonté de donner à Dieu la réponse d'adoration qu'Il mérite parce qu'Il est Dieu. C'est la raison pour laquelle, dans sa sainte règle, saint Benoît dit à ses moines qu'ils ne doivent rien préférer à l'*opus Dei*.

L'Église s'écarte radicalement de l'eudémonisme d'un Aristote, pour qui le bonheur était le bien suprême. Selon l'enseignement de l'Église, la fin première de l'homme est la glorification de Dieu et son bonheur n'est que sa fin seconde. C'est la raison pour laquelle elle prie ainsi : *Infunde cordibus nostris tui amoris affectum : ut te in omnibus et super omnia diligentes, promissiones tuas, quae omne desiderium superant consequamur* – « Mettez en nos cœurs la ferveur de l'amour de Vous afin qu'en Vous aimant en tout et par-dessus tout, nous puissions obtenir les biens que Vous nous avez promis et qui dépassent tout ce que nous pouvons désirer » (5^{ème} dimanche après la Pentecôte). Poursuivre la première fin pour atteindre la seconde, ce serait inverser totalement la hiérarchie des valeurs, et cela irait en réalité à l'encontre du but poursuivi : en effet, nous ne pouvons atteindre la béatitude que si nous aimons Dieu pour lui-même et non pas comme un moyen d'atteindre le bonheur. Nous ne pouvons arriver à la béatitude que si nous adorons Dieu, car lui seul est Saint, lui seul est Seigneur, lui seul est le Très-Haut. La réponse d'adoration lui est due, elle ne peut jamais être un moyen d'atteindre la béatitude.

Les communistes reprochent souvent aux chrétiens de ne servir Dieu que parce qu'ils en attendent le bonheur, mais cette critique est totalement infondée. Se faisant une idée radicalement fautive de l'essence de la béatitude, ils prétendent à tort que les chrétiens ne recherchent que leur intérêt égoïste et que c'est la raison pour laquelle leur comportement est « mercenaire ». Quant à

¹ Actes VIII. Versailles. 8 au 10 novembre 2002.

eux, ils prétendent que leur souci pour l'« humanité » est désintéressé parce qu'eux-mêmes ne connaîtront jamais le « paradis des travailleurs » à l'instauration duquel ils s'emploient assidûment. Il convient de souligner expressément que, pour les chrétiens, le bonheur ne constitue pas la fin suprême ; la fin suprême, c'est Dieu. Et notre bonheur découle de notre amour pour Dieu. Notre joie, c'est de le louer, de le glorifier. Notre bonheur n'est pas en dehors de lui, il est en lui. C'est chez saint Paul que l'on trouve la formulation la plus paradoxale de cette vérité fondamentale : il se déclare en effet prêt à renoncer à son bonheur par amour pour ses frères juifs, afin qu'ils puissent reconnaître que le Christ est le roi des Juifs. Bien entendu, le vœu paradoxal de saint Paul –qui exprime la sainte folie de l'amour qu'il éprouvait pour eux– est impossible parce qu'il ne pourrait perdre son bonheur qu'en péchant et donc en se coupant de celui qu'il aime. Ce qu'il veut nous dire, c'est que, en raison de l'intensité de son amour pour Dieu et pour ses frères, il serait prêt, si c'était possible, à sacrifier le bien que pourrait lui valoir son sacrifice –si seulement ses frères donnaient la réponse qui est due à son infinie sainteté–.

Il est surprenant de constater à quel point l'importance de la liturgie dans la vie catholique est bien souvent négligée, ce qu'atteste, notamment, la déplorable habitude de réciter le chapelet pendant la sainte messe : cela prouve à quel point même les gens pieux ne comprennent pas que le saint sacrifice de la messe est l'acte liturgique le plus parfait. Dans notre vie de prière, il faut qu'il y ait une hiérarchie : aussi louable que soit la récitation du chapelet, il ne faudrait pas la faire passer avant le saint sacrifice de la messe car celui-ci est le plus grand don que nous ait fait le Christ lors de la dernière Cène.

J'ai eu la chance de recevoir une éducation vraiment catholique. En primaire et en secondaire, des religieuses dévouées, les chanoinesses de saint Augustin, nous donnaient six heures d'enseignement religieux par semaine ; aussi connaissais-je vraiment ma religion lorsque j'ai quitté l'école. Mais c'est seulement lorsque je suis arrivée aux États-Unis et que j'ai fait la connaissance de Dietrich von Hildebrand en assistant aux soirées liturgiques qu'il organisait dans son modeste appartement –c'était un réfugié– que j'ai découvert les trésors incomparables de la liturgie tridentine. Pour moi, ce fut une découverte sans prix parce qu'elle établissait un lien profond entre ma connaissance de la foi et ma manière de la vivre quotidiennement. En effet, la liturgie, ce n'est pas seulement la plus parfaite glorification de Dieu : elle contient aussi une nourriture spirituelle dont nous avons besoin pour faire le lien entre les mystères de la foi et notre vie quotidienne. C'est la raison pour laquelle *l'année liturgique* de Dom Guéranger demeure l'un des plus grands trésors de la vie spirituelle.

La liturgie est la prière la plus parfaite car c'est la prière du Christ lui-même, le fils de Dieu, la deuxième personne de la Sainte Trinité, le sauveur du monde. Maintenant, sa prière est la prière de sa sainte épouse, la sainte Église catholique, et tous les fidèles sont invités à s'associer à la louange que celle-ci fait de son divin époux. Dans la liturgie, l'Église militante s'associe à l'Église triomphante pour chanter la gloire de Dieu : *Sanctus, Sanctus, Sanctus*.

Elle s'associe aussi à ceux qui, au purgatoire, attendent l'heureux moment où ils seront unis à Dieu. Dans ce sens, la liturgie nous fait clairement prendre conscience du fait que tout le corps mystique est présent dans la louange liturgique. L'imperfection de l'homme – toujours « gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes » – est compensée par le chœur glorieux de tous ceux qui vivent encore sur cette terre et ceux qui n'y vivent déjà plus – c'est-à-dire ceux qui ne peuvent plus mourir –, unis dans la même foi et le même amour pour adorer le dispensateur de tout bien.

Aussi imparfaite et indigente que puisse être la prière de l'homme, elle est complétée par le chant d'amour qui sort de la bouche des saints. Dans la liturgie, nous découvrons ce que signifie la véritable communion et à quel point elle est radicalement différente de l'« être-ensemble » superficiel d'une réception mondaine, où l'on est ensemble sans être en communion ; à ce propos, on a pu parler à juste titre de « foule solitaire ». Dans la liturgie, nous ne sommes pas isolés. Nous pouvons bénéficier des trésors accumulés par ceux qui sont nos modèles : les saints. Aimant Dieu, ils ont appris à aimer authentiquement leur prochain – et c'est là quelque chose d'impossible sur le plan purement naturel – et à partager généreusement avec nous les mérites acquis par leurs prières et leurs souffrances. Sainte Thérèse de Lisieux a promis qu'elle passerait son ciel à faire du bien sur la terre. La liturgie contient tous ces trésors et ne refuse jamais de les donner à ceux qui, conscients de leur indigence et de leur pauvreté, les demandent humblement : *Pauper et inops sum ego*. La liturgie ne cesse de nous rappeler que nous ne sommes que poussière et cendre, faibles créatures, toujours au seuil de la mort.

Pourtant cet apprentissage de l'humilité s'accompagne d'une espérance rayonnante : en effet, par les mérites de notre sauveur, nous aussi nous pouvons être guéris et nous associer à nos frères en qui le Christ vit. L'homme a toujours besoin de quelque chose ; c'est un mendiant. Pourtant, lorsqu'ils mendient, les mendiants doivent toujours respecter la hiérarchie des valeurs. C'est ce qu'exprime remarquablement la liturgie : *Fac eos quae tibi sunt placata postulare* (6^{ème} dimanche après la Pentecôte). Nous devons demander à Dieu d'accroître notre foi, notre espérance et notre charité : *Omnipotens sempiternus Deus, da nobis fidei, spei et caritatis augmentum : et, ut*

mereamur assequi quod promittis, fac nos amare quod praecipis (13^{ème} dimanche après la Pentecôte).

Nous devons donc, dans notre vie de prière, donner la priorité absolue à l'adoration et à la glorification de Dieu, ainsi que les saints nous en ont donné l'exemple, eux qui, dans leurs moments de grande détresse et de souffrance intense, n'ont jamais oublié que la priorité absolue devait être donnée à la glorification de Dieu. Peu avant sa mort, saint François d'Assise a composé son hymne au soleil –hymne d'action de grâces– pour nous enseigner que, même pendant les épreuves, Dieu devait rester au cœur de notre vie de prière. Lorsque nous affrontons une tempête, nous pouvons toujours prier ainsi : « Que la grêle, la neige et la tempête louent le Seigneur. »

S'il est vrai que nous devons prier, en premier lieu, pour que nous soit accordée la grâce d'aimer Dieu par-dessus tout et notre prochain comme nous-mêmes, cela n'empêche pas que nous puissions demander autre chose, même si tout doit être subordonné à ces exigences premières. Il nous faut prier non seulement pour adorer Dieu, mais aussi pour le glorifier, pour le remercier de ses dons et pour lui demander pardon, c'est-à-dire pour qu'Il nous accorde le « don des larmes » : *Educ de cordibus nostris duritia lacrymas compunctionis ; ut peccata nostra plangere valeamus, remissionemque eorum, te miserante mereamur accipere*. Des pleurs qui fassent fondre notre cœur de pierre et le transforment en cœur humain : les saintes larmes versées par Pierre lorsqu'il prit conscience de la gravité de la faute qu'il avait commise en reniant celui qu'il aimait sincèrement ; les larmes versées par saint Augustin dans le jardin de Milan lorsque son cœur finit par succomber à la grâce ; les larmes versées par saint François d'Assise parce que « l'Amour n'est pas aimé ».

La liturgie n'a rien à voir avec le gnosticisme qui, sous une forme ou sous une autre, affirme orgueilleusement que nous sommes au-dessus des besoins corporels. Loin de nous l'idée de nier la place que les prières de demande occupent dans la vie spirituelle de l'homme. Il nous est demandé de prier pour notre pain quotidien, mais ce pain terrestre et périssable ne doit pas diminuer notre faim du pain de vie que nous recevons dans la Sainte Eucharistie. Nous demandons à Dieu de nous protéger des innombrables dangers qui nous menacent : *A peste, fame et bello, libera nos Domine*. Dans la liturgie, nous reconnaissons humblement que nous avons des besoins, et nous demandons à Dieu de les satisfaire. Cette humble demande s'associe à notre gratitude pour le fait que Dieu, que nous osons appeler Père, nous aime et que celui qui prend soin des oiseaux ne nous oubliera pas.

Hélas, beaucoup d'entre nous ne se tournent vers Dieu que lorsqu'ils sont dans la détresse. Le 11 septembre 2001, les lieux de culte étaient pleins. Cela n'a pas duré longtemps mais on peut être sûr que le même scénario se reproduira dès qu'une autre tragédie nous frappera. L'homme

moderne souffre d'une grave maladie : il a perdu tout sens de la hiérarchie des valeurs. Cela explique l'incroyable popularité du sport. Pour beaucoup, les champions sont des héros. Comme nous sommes loin du Moyen Âge ! Les héros, alors, étaient les saints.

La liturgie nous introduit dans le monde du sacré : le sacré, c'est ce qui appartient à Dieu ou qui est consacré à Dieu. Elle nous demande d'« aspirer aux choses célestes et mépriser les choses terrestres ». Non seulement le monde dans lequel nous vivons est « désacralisé » –le Saint Sacrement est relégué dans un coin obscur de nos églises– mais on ne fait plus guère la distinction entre sacré et profane. N'est-ce pas Teilhard de Chardin qui a fait cette malheureuse affirmation : « Tout est sacré ? » On en déduit nécessairement que rien n'est sacré. Devant le buisson ardent, Moïse se déchaussa. Lorsqu'il redescendit du mont Sinaï, il se voila la face parce qu'il avait entendu la voix de Dieu. Nous, les catholiques, nous avons le Christ présent dans le tabernacle ; et pourtant, beaucoup de catholiques ne manifestent guère de respect devant le Saint Sacrement et, bien souvent, osent pénétrer dans la maison de Dieu vêtus immodestement. Il y a quelques mois, dans une église paroissiale des États-Unis, un homme a assisté à la messe en maillot de bain ! Aujourd'hui, nos églises ressemblent à des salles des fêtes où les gens viennent bavarder et se détendre. Cela doit paraître particulièrement choquant aux musulmans qui se prosternent pendant la prière ; et pourtant, Dieu n'est pas physiquement présent dans leurs mosquées ! *Terribilis est locus iste*, prie l'Église. Le Christ a chassé les vendeurs du temple parce que leurs activités mercantiles souillaient un lieu consacré à Dieu : « Ceci est une maison de prière et vous en avez fait un antre de brigands. » Quant à nous, nous avons plus que le temple de Jérusalem : le sauveur du monde est réellement présent dans le tabernacle. Et pourtant, bien souvent, notre attitude est en contradiction choquante avec le caractère sacré de la maison de Dieu : *O quam metuendus est locus iste*. Cette désacralisation se manifeste aussi dans le fait que nous ne nous agenouillons plus pour recevoir la communion.

Dans plusieurs de ses ouvrages, Dietrich von Hildebrand a souligné l'importance vitale de la vertu de révérence. Il a merveilleusement défini la nature de la vertu primordiale de pureté –bien foulée aux pieds dans notre société– et il a montré que cette vertu est une réponse au mystère du domaine sexuel –cf. *Purity*, Steubenville (Ohio) : Franciscan University Press, 1989–. Si l'on a compris qu'il ne s'agit pas uniquement d'un besoin biologique mais que c'est quelque chose de grand qui est mystérieusement associé à l'amour sponsal et à la possibilité de procréation, on ne manquera pas d'acquiescer à cette vertu. Aussi désirables que soient le contrôle de soi et la tempérance,

ils ne suffisent pas, à eux seuls, à garantir la pureté, qui est si fondamentale pour nos relations à Dieu, à nous-mêmes et à notre prochain : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. »

Mais l'importance de cette vertu ne se limite pas à ce domaine mystérieux. Elle est également fondamentale dans tous les aspects de la vie humaine. Ici encore, la liturgie nous enseigne l'esprit de révérence : c'est une réponse à la sainteté de Dieu, à tout ce qui est en rapport avec Dieu, à tout ce qui a de la valeur : la beauté et la vérité. Celui qui se nourrit de la liturgie finira certainement par être imprégné de son esprit, et il se comportera avec crainte et respect vis-à-vis des choses qui exigent une telle attitude –cf. Dietrich von Hildebrand, *Fundamental moral attitudes*, New York : Longmans and Green, 1950 ; *Liturgy and personality*, Baltimore : Helicon Press, 1960–.

La liturgie ne cesse de nous confronter à la vérité : notre situation métaphysique, notre nature pécheresse ; mais aussi, en même temps, la sainte guérison accordée à ceux qui la demandent humblement : *Munda me*. Comme nous sommes loin des luthériens, pour qui nous ne pouvons jamais être purifiés et qui prétendent que les mérites du Christ couvrent tous nos péchés ! Comment peut-on concevoir que Dieu, qui nous aime, se contenterait de couvrir notre nudité sans nous guérir, nous ses enfants, afin que nous puissions le louer en esprit et en vérité ?

Souvent, les hommes ne s'occupent que de problèmes dont ils sont eux-mêmes responsables et se détournent de la source de toutes les solutions. Beaucoup de problèmes humains sont artificiels, et l'homme en est la cause. Nombreux sont ceux qui pensent que la liturgie est une forme conventionnelle de prière, trop formelle pour nourrir l'âme affamée des fidèles. Ils préconisent des « prières privées » qui viennent « du cœur » : c'est, pour eux, la seule forme de prière qui puisse rapprocher l'homme de Dieu. Pourtant, l'Église affirme que la liturgie est la forme la plus parfaite de prière parce qu'elle a sa source dans le cœur du Christ. C'est comme une cathédrale, le rocher sur lequel doit se fonder notre vie de prière : s'il est vrai que, dans cette cathédrale, il y a de la place pour des statues et des tableaux de grande valeur, encore faut-il que ceux-ci s'intègrent à l'espace défini par les murs sacrés de l'église.

Si la liturgie devait complètement perdre de vue cette vérité fondamentale, les êtres humains, faibles par nature, tomberaient inévitablement dans le subjectivisme et perdraient de vue la glorieuse universalité de la louange liturgique. En fait, il suffit de se faire réceptif à la liturgie pour être frappé par le fait que l'esprit de communion entre les fidèles est inséparablement et remarquablement associé aux besoins individuels. En effet, il ne peut y avoir de communion authentique que si la valeur de l'individu est pleinement reconnue. Remarquons comme la liturgie

associe admirablement la dimension du « nous » –nous Vous louons, nous Vous adorons, nous Vous glorifions– avec le *mea culpa* du *Confiteor*.

De nos jours, il est de bon ton de mettre l'accent sur la dimension communautaire du péché. On nous répète *ad nauseam* que nous devons demander pardon pour les fautes commises par nos frères dans le passé : les croisades, l'Inquisition. Ce qui est curieux, c'est que cette tendance s'accompagne d'une autre, menaçante : oublier de demander pardon pour ses propres péchés. Aujourd'hui, les confessionnaux sont vides. D'une certaine manière, on se comporte comme si notre regret des péchés que nous n'avons pas commis remplaçait avantageusement notre regret des péchés que nous commettons au quotidien. Trop souvent, le *mea culpa* est remplacé par un *nostra culpa* –nous sommes tous pécheurs– ou, pire encore, par un *tua culpa* –tous mes péchés sont la faute de mes parents, de la société dans laquelle je vis et, éventuellement, de mes gènes !–. Cette dernière tendance relève de la stratégie à laquelle ont recours les avocats d'un accusé : tel crime est justifié par le fait que l'accusé a été maltraité dans sa jeunesse, qu'il a été privé de quelque chose, etc. On trouve déjà cette tendance naturelle de l'homme à rejeter la faute sur les autres chez Adam et Ève : celle-ci rejette la faute sur le serpent, celui-là sur sa femme. Dans la liturgie, ce n'est pas ainsi que cela se passe : elle ne cesse de rappeler à chacun d'entre nous notre nature pécheresse, et elle nous appelle à demander pardon à un Dieu qui n'est pas seulement miséricordieux : Il est la miséricorde même. Beaucoup d'oraisons de la messe expriment que l'homme a conscience de sa propre imperfection et qu'il met avec confiance son espoir de pardon en celui qui a souffert et qui est mort pour lui : *Deus, qui omni potentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas...* (10^{ème} dimanche après la Pentecôte).

Saint Paul nous appelle à devenir des « hommes nouveaux » ; en d'autres termes, nous devons être transformés dans le Christ afin que nous puissions dire, avec ce grand apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » Une fois encore, il suffit de considérer la liturgie pour apprendre comment peut se faire cette transformation –car nous ne pouvons pas l'opérer par nos propres forces–. La liturgie est, par essence, non pragmatique. N'est-ce pas Pascal qui écrivait qu'il n'était pas pragmatique parce qu'il pouvait faire plus sans l'être ? La liturgie nous enseigne qu'il ne faut jamais considérer l'adoration de Dieu comme un moyen de notre transformation. La liturgie est radicalement antipragmatique et, paradoxalement, cet antipragmatisme lui fait porter d'autant plus de fruits. Dans l'un de ses ouvrages les plus importants, *Liturgy and personality* –qui n'est malheureusement pas disponible en français–, mon mari a montré comment une attitude adéquate à l'égard de la liturgie permet à l'âme humaine d'être

transformée. En effet, la liturgie est tellement imprégnée de la vérité surnaturelle que, par elle, l'homme apprend comment glorifier Dieu et, ce faisant, il devient une « créature nouvelle ». Les immenses bénéfices spirituels que nous propose la liturgie ne sont pas des moyens pour opérer notre transformation : celle-ci est une grâce surabondante qui découle de notre participation à cette nourriture divine.

La liturgie est imprégnée de l'esprit de *discretio* : « C'est le sens de la distinction appliqué à la structure du monde. C'est avant tout un sens spécifique qui nous permet de percevoir et respecter la structure et le rythme dramatique de l'être dans la préparation, l'ascension, l'accomplissement et le déclin » (*Liturgy and personality*, p. 84). Il est remarquable de constater que, dans la liturgie tridentine, le célébrant se tient d'abord au pied de l'autel : cela signifie qu'il a besoin d'être purifié avant d'oser monter à l'autel –qui n'est pas une table–, sur lequel va être actualisé, de manière non sanglante, le sacrifice du calvaire. Ceci est profondément symbolique, et les symboles –dont la plupart ont été éliminés– ont une signification profondément religieuse. Toute la structure de la sainte messe est une expression parfaite de cette vertu : le respect que l'on doit avoir pour les différentes étapes qui mène au cœur de la messe : la consécration. C'est comme une symphonie dans laquelle les différents thèmes confluent en un *maintenant* complet, où le temps et l'éternité se rejoignent : *Hoc est enim corpus meum*.

La *discretio* est elle aussi une vertu complètement ignorée de nos jours. La plupart des gens n'en connaissent pas le sens ni n'ont conscience de son importance. Je veux parler du respect dû aux différentes étapes par lesquelles il faut passer pour atteindre un objectif sublime : nos relations à Dieu et à notre prochain. Cette lacune est particulièrement manifeste aux États-Unis et dans les pays anglophones qui ne font plus la distinction entre *vous* et *tu* –différence que connaissent le français, l'allemand, l'espagnol et l'italien–. Il n'est pas sans importance que, lorsque nous rencontrons quelqu'un pour la première fois, nous nous adressons à lui d'une manière formelle, respectant l'« espace » qui sépare des êtres humains qui ne se connaissent pas encore. À mesure que nous nous rapprochons de l'autre, le « tu » mûrit lentement dans notre âme, et il vient un moment où le « vous » serait inadapté ou artificiel. Aux États-Unis, on a vu se développer ces dernières années une regrettable attitude : appeler par son prénom quelqu'un qu'on ne connaît absolument pas. Souvent, des gens vous appellent au téléphone –par exemple pour vous vendre quelque chose – et vous disent : « Je voudrais parler à John, ou à Mary »–. Quand on leur demande ce qu'ils veulent, ils vous répondent qu'ils vendent un aspirateur d'un nouveau type. C'est là un manque choquant de *discretio*.

Et, malheureusement, on retrouve très souvent cette attitude déplorable dans les églises, jusque chez les prêtres ; parlant de Dieu, l'un dira, par exemple : « Le type sympa qui habite là-haut. » Les anges doivent en pleurer. Comment peut-on éprouver un sentiment de « crainte et tremblement » dans une Église catholique où des prêtres adoptent ce mode choquant de familiarité, cette façon vulgaire de parler du Créateur du ciel et de la terre ! L'idée est, paraît-il, « que les gens se sentent chez eux » dans les lieux de culte ; mais, en fait, un tel comportement empêche l'âme de trouver le chemin qui la mènera *chez elle*, dans la demeure que Dieu a préparée *pour elle*. Cette familiarité de mauvais goût a pour conséquence de détruire la révérence de l'homme pour le surnaturel.

Nous déplorons tous les bouleversements religieux qui ont eu lieu dans le sillage de Vatican II. Depuis quarante ans, notre Église bien-aimée est ébranlée par des scandales, des trahisons, des hérésies, dont beaucoup s'expliquent par le fait que nombre de nos pasteurs ont été infidèles à l'enseignement de la sainte Église, qu'ils ont abandonné leur vie de prière et ont été empoisonnés par le sécularisme. Mais Dieu n'abandonne jamais son Église : on voit apparaître des signes de renouveau. De plus en plus nombreuses, des pousses vertes surgissent dans le désert dans lequel nous nous traînons depuis quarante ans. Un signe particulièrement prometteur est la résurgence de la liturgie tridentine qui, pendant des années, a été pratiquement mise hors la loi, et le fait que de plus en plus de jeunes y assistent pour y trouver une nourriture spirituelle. Cette nourriture, ils la trouvent en abondance dans la liturgie. Car, en elle, c'est Dieu lui-même qui paît ses brebis : *Cibavit eos ex adipe frumenti, alleluia ; et de petra melle saturavit eos, alleluia, alleluia, alleluia* (liturgie de la Fête-Dieu).

Que l'Esprit Saint inspire à ses enfants de redécouvrir les trésors contenus dans la liturgie et de nourrir leur âme de cette sublime nourriture. Le monde dans lequel nous vivons ne permet pas l'optimisme. Par contre, plus que jamais, le temps est à *l'espérance* –cette vertu surnaturelle qui a toujours été le phare des chrétiens–. Car, « là où le péché abonde, la grâce surabonde ».